

Collection Cadastres

Amériquoisie

Jean Désy

MÉMOIRE
D'ENCRER 

Amériquoisie

Jean Désy

MÉMOIRE D'ENCRIER

Avant-propos

Dans ce court essai intitulé *Amériquoisie* se retrouvent les importantes notions d'*autochtonie*, de *métissage* et de *métisserie*. J'ai voulu y rassembler plusieurs textes portant sur des thèmes qui me sont chers: le nomadisme, l'occupation entière du territoire, l'insertion dans le paysage, la nordicité. Mais le grand leitmotiv de cet essai, c'est le fait métis, le métissage physique, bien sûr, mais surtout la métisserie culturelle.

Voici quelques définitions:

L'*Amériquoisie*, c'est le pays rassemblant les gens des Premières Nations comme ceux qui vinrent en terre d'Amérique après Christophe Colomb. Le mot «amériquoisie» est un clin d'œil évident au film *Québécoisie* de Mélanie Carrier et d'Olivier Higgins dans lequel, entre autres, on s'interroge sur notre identité collective. Un film, *Paroles amériquoises*, a été réalisé par le cinéaste Pierre Bastien après une rencontre réunissant en 2011 une trentaine de poètes autochtones et non autochtones à Ekuanitshit et sur une île de la rivière Romaine, sur la Côte-Nord. On peut imaginer que l'Amériquoisie pourrait représenter le territoire de tous les Québécois à travers l'Amérique du Nord.

L'autochtonie, c'est la communauté des gens qui sont nés ou qui sont arrivés dans un pays, sur un territoire, dans un espace géographique afin de l'habiter, mais surtout d'aimer y habiter. Je sais bien que ces années-ci, dans mon pays, l'autochtonie représente l'ensemble des communautés dites «autochtones». Mais dès que je marche au Nunavik, dans le

Grand Nord, dès que je canote au Eeyou Istchee, dès que je ramasse des moules sur la Côte-Nord, je me sens totalement autochtone. En ce sens, mon lien à l'autochtonie reste viscéral, émotif, entier.

Le métissage, c'est l'union physique de deux personnes de groupes ethniques différents qui permet la venue au monde d'un être neuf, issu de deux univers, mais fraîchement ouvert à un univers plus large, plus libre, plus aéré.

La métisserie, c'est le métissage, mais culturel, affectif, spirituel, idéal.

C'est au fil de mes pérégrinations sur le territoire de la péninsule Québec-Labrador, dans les villes le long du Saint-Laurent, au sud, mais surtout au nord, sur la Côte-Nord/Nitassinan, à la Baie-James/Eeyou Istchee et dans le Grand Nord/Nunavik, que j'ai fini par mieux comprendre les extraordinaires qualités de la vie métisse. À n'en point douter, l'avenir harmonieux de ce pays passe par la métisserie. Et, qui sait, un groupe fortement dynamique et francophile créera-t-il un jour sa propre «Amériquoisie».

Vagabondage nordiciste

Le Nord est arrivé dans ma vie grâce au géographe Louis-Edmond Hamelin que j'ai eu la chance de côtoyer quand j'étais adolescent, puisque je le rencontrais, parfois, dans certaines réunions de famille. Louis-Edmond est un petit-cousin de mon père. Par la suite, ce sont ses écrits et ses réflexions sur l'hivernité qui m'ont touché, inspiré, transporté. Je me souviens, au cégep, je rêvais de me rendre à Tuktoyaktuk, dans les Territoires du Nord-Ouest, à cause d'un texte de Louis-Edmond (il a été député de ces

territoires pendant plusieurs années). Je ne suis jamais allé à Tuktoyaktuk. La vie m'a mené à Blanc-Sablon, puis chez les Cayens et les Innus de la Côte-Nord, puis chez les Cris de la Baie-James, puis chez les Inuits du Nunavik, particulièrement à Puvirnituk et à Inukjuak.

Le Nord, très souvent, pour le Sud entrepreneur, développeur et marchand, a été considéré comme une terre à exploiter. D'abord les fourrures, pendant des centaines d'années; puis les mines, la forêt et l'hydro-électricité. Bientôt, le pétrole de l'Arctique. Peut-être l'uranium des monts Otish? Il existe cependant un Sud contemporain habité par de jeunes Québécois qui s'intéressent au Nord de manière différente. Mais c'est très récent. Il faut être sévère. Le Sud ne s'est jamais vraiment intéressé au Nord autrement que par ses ressources et par l'exploitation qu'on peut en faire. Quand je dis Sud, je parle de l'univers sédentaire, politique et économique des sudistes, même s'ils vivent autour des rives du Saint-Laurent, dans des régions au climat foncièrement nordique, malgré tout.

De manière générale, le Sud s'est toujours montré passablement égocentrique face au Nord, les populations sudistes ne se préoccupant que rarement des populations nordiques. Les choses changent, petit à petit, mais le colonialisme d'antan a fait place à un néocolonialisme qui n'est guère plus nordiciste. Parmi les grands moments historiques des liens sud-nord, il y eut le métissage entre les coureurs de bois français et les Indiens¹, qui mena à de grands brassages culturels s'échelonnant jusqu'à la pendaison de Louis Riel. L'avenir, à partir de maintenant, dépend de la manière avec laquelle le Sud acceptera de laisser vivre et évoluer ses gens du Nord, Autochtones et non-Autochtones réunis. Il y eut indubitablement métissage, c'est-à-dire alliance physique entre les Autochtones qui habitaient le territoire depuis des

1 À ce propos, en mars 2015 sortait en salle le long métrage documentaire *L'Empreinte*, réalisé par Ivan Bolduc et Carole Poliquin, dans lequel le comédien Roy Dupuis explore l'identité québécoise à travers le prisme toujours vivant de la rencontre historique entre les Français et les peuples des Premières Nations.

milliers d'années et les nouveaux arrivants d'origine européenne. Dans quelle proportion? Avec quelle intensité? Les recherches le diront. Mais le nombre, la quantité n'importent pas tant. C'est la qualité des liens nord-sud, dorénavant, qui importe.

Le Nord doit plus que jamais être considéré avec ses forces intrinsèques, sur le territoire qui est le sien, avec ses neiges et ses dégels, ses mers et ses ressources, mais des ressources qui doivent servir d'abord aux Nordistes eux-mêmes. Le Sud ne peut continuer à spolier le Nord sans considérer qu'il est possible, et même plus que souhaitable, que le Nord soit de plus en plus habité et habitable. On doit même contribuer, et de toute urgence, à ce que les régions nordiques du Québec acquièrent leur pleine autonomie politique.

Ma vie de médecin a pris tout son sens grâce aux Inuits et aux Indiens, Innus et Cris. J'aime ces gens. Ce n'est pas que je n'aime pas les autres. Mais ma nature profonde fait qu'il est facile pour moi d'aimer des gens qui rigolent facilement, qui ont un lien extrêmement étroit avec

la terre et le territoire, et qui, surtout, sont fatalistes face au Mal, face à la maladie. Je ne dis pas qu'il ne faut pas s'entre-soigner les uns les autres. Mais les Autochtones, de façon traditionnelle, vivent leur vie avec fatalisme, c'est-à-dire qu'ils sont «croyants», naturellement, même les plus jeunes. Ils croient facilement en une force qui les dépasse, une force que plusieurs nomment Dieu ou Tshitshe Manitou, et cela les rend plus faciles à soigner, même si parfois ils expriment plutôt maladivement leurs travers, à cause de l'alcool et des drogues en particulier.

Ma vie a fait que j'ai aimé profondément ces gens. Je suis récemment retourné au Nunavik avec une grande joie. J'ai apprécié les Cris de la Baie-James depuis trente ans. Je dis cela en sachant que je ne vis pas là en permanence, que je passe dans le Nord comme médecin, voyageur ou aventurier, que j'habite près de Québec pour des raisons culturelles, parce que c'est là que j'enseigne et que vivent mes amis poètes. Mais en tant que nomade, j'habite toujours essentiellement le territoire où je me trouve, qu'il

soit petit ou grand, que ce soit pour dix jours ou pour quatre mois. Et j'aime passionnément le trait nomade qui forge la psyché de la plupart des gens du Nord.

L'espoir vient des Nordistes qui sauront s'exprimer avec de plus en plus d'autorité et de personnalité, mais sans violence. L'espoir se nomme Natasha Kanapé Fontaine qui milite pour *Idle No More*. L'espoir se nomme Naomi Fontaine qui a composé le récit *Kuessipan*, dont l'action se déroule à Uashat, une communauté intégrée à Sept-Îles, sur la Côte-Nord, le village natal de Naomi. L'espoir vient bien sûr des gens du Sud, et souvent des plus jeunes qui ont compris que la civilisation qui est la leur se dirige à toute vitesse dans un mur (écologique et sociologique) et que, de toute urgence, il faut ouvrir de nouvelles voies de perception, de nouvelles zones d'habitation de notre monde, ce que, d'ailleurs, proposent plusieurs Nordistes, Autochtones et non-Autochtones confondus. L'espoir dépend du métissage physique entre les êtres, mais encore plus de la «métisserie», pour reprendre un autre terme cher à Louis-Edmond Hamelin.

En ce début de XXI^e siècle, la métissage, c'est-à-dire l'amalgame des coutumes et des cultures, autochtones et non autochtones, demeure une essentielle voie pour le renouvellement et l'harmonisation de tout un peuple, quelles que soient ses origines. Mais pourquoi une telle foi en la métissage, autour d'un réel remue-ménage des conditions de vie, des langues, des mœurs, des passés comme des visions d'avenir? Parce que telle est l'histoire du Québec fabriquée tout au long de ses périodes les plus fécondes par des brassages d'humains venus de partout et d'ici. Tout concept de «pure race» ou de peuple fondateur est devenu obsolète ou a énormément perdu de sa pertinence.

Ce que le nomade dit au sédentaire, c'est que le territoire appartient à quiconque aime l'habiter, y séjourner, s'y établir ou simplement y passer. Nomade, on n'habite toujours un territoire que de manière temporaire. Un pays appartient toujours à tout le monde et à personne. Tout vrai nomade n'aime pas les frontières. Et l'idée de partager, un mets comme un pays, reste foncièrement nomade.

Partir, pour un nomade, signifie vivre. La pire malédiction pour un nomade, c'est l'emprisonnement. Bien sûr que certains êtres finissent par développer la capacité de «partir» mentalement même quand ils sont en prison. Les artistes sont souvent d'extraordinaires voyageurs de l'imagination. Mais partir physiquement demeure fondamental pour tout nomade. Le quotidien, pour un vrai nomade, n'est utile que s'il permet le repos avant le départ. Si la quotidienneté est nécessaire quand la maladie frappe, quand la fatigue devient trop imposante, cette même quotidienneté n'a de sens que dans la mesure où elle mène à un prochain départ.

Le Nord aide mon âme à voler. Ce n'est pas ainsi pour tous. Certains êtres ont des âmes qui volent près de la mer ou sur la mer, en montagne, dans les plaines, dans les forêts équatoriales, dans certaines grandes villes comme Paris ou San Francisco. Moi, je sais que mon âme vole particulièrement dans la toundra, à cause de la lumière et de mon rapport à l'infini, aux espaces démesurés, au transcendant. Mon âme vole aussi

quand je descends une rivière en canot, en forêt boréale. Chacun possède un lieu privilégié où il a le pouvoir de sentir le vol de son âme. De fait, une fois qu'on a perçu le vol de son âme, on n'aspire plus qu'à une chose: vivre à nouveau ce qui est plus qu'une simple expérience pratique. Car une âme qui vole, c'est tout un monde qui chante.

Le Nord, l'espace nordique comme chaque lieu d'hivernie font partie de notre meilleur avenir, face à un monde humain hystérisé qui court à toute allure vers quelque chose qui commence vraiment à ressembler à du pur non-sens, à une course de sept ou huit milliards de lemmings qui se dirigent, de manière très réelle et pas simplement symbolique, vers le précipice. La vision nordique, autochtone et métisse, m'apparaît proposer des pistes d'harmonie que la plupart des autres visions ont perdues dans le cadre d'une puissante dérive du capitaliste mondial.

Les plus jeunes semblent bien percevoir cette espèce de «cul-de-sac civilisationnel» dans lequel nous nous dirigeons actuellement. On ne doit plus

seulement dire «Go west, young man!», mais plutôt: «Go North, young people!» Le Nord, l'espace mythique, réel ou symbolique, demeure un espace à habiter, à développer et à inventer. Il n'a pas encore vraiment été imaginé avec toutes ses potentialités. Et du même souffle, on pourrait ajouter: «Get metis!» Osons croire que c'est dans l'assomption la plus sereine de la beauté métisse que ce pays retrouvera ses forces comme ses tendresses.

Collection Cadastres

Nous habitons «des ancêtres imaginaires»,
«un vouloir obscur», des idées qui font
de nous des êtres de feu, de désir et de folie.

Trop d'opinions et de slogans encombrant
nos vies. Nous sommes en quête de la pensée qui
déborde. La pensée qui détourne le calendrier
des faits et gestes. Cadastres, ni arpentage,
ni registre, mais plutôt une présence,
la pensée tenace et miraculeuse
de l'être debout.

Amériquoisie

C'est au fil de mes pérégrinations dans tout le territoire de la péninsule Québec-Labrador, dans les villes le long du Saint-Laurent, au sud, mais surtout au nord, sur la Côte-Nord/Nitassinan, à la Baie-James/Eeyou Istchee et dans le Grand Nord/Nunavik, que j'ai fini par mieux comprendre les extraordinaires qualités de la vie métisse. À n'en point douter, l'avenir harmonieux de ce pays passe par la métisserie.

Amériquoisie rassemble des essais portant sur l'autochtonie, le nomadisme, le paysage et la nordicité. Témoin, auteur, promeneur et acteur, Jean Désy court le territoire et nous parle de cette aventure dite métisserie.

Né au Saguenay, Jean Désy est écrivain, médecin et voyageur. Il vogue entre le sud et le nord, entre les mondes de l'autochtonie et de la grande ville, alliant l'écriture, l'enseignement, la pratique de la médecine à la poésie.